



CITÉ

CICÉRON – LA RÉPUBLIQUE, I, 45 – 54 AV. JC

Le *De Republica* de Cicéron est un important traité de philosophie politique qui a failli ne jamais parvenir jusqu'à nous. Jusqu'au début du XIX^e siècle, on n'en connaissait que sa dernière partie, intitulée « Le songe de Scipion », qui avait été suffisamment recopiée par des scribes puis des moines chrétiens parce que son mysticisme ne leur semblait pas contraire au christianisme. Mais le reste de l'œuvre, quoique connu dans ses grandes lignes par ce qu'avaient pu en dire d'autres auteurs, avait disparu dans le naufrage des bibliothèques de l'antiquité.



Heureusement, en 1818, Angelo Mai, un bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican, s'aperçut que le manuscrit *Vaticanus Latinus* 5757, copié au début du VIII^e siècle et qui contenait un ouvrage de saint Augustin, avait réutilisé un manuscrit plus ancien du IV^e siècle, qui avait été lavé et gratté pour faire des économies de parchemin, mais pas au point d'effacer complètement le texte primitif. **C'est ce qu'on appelle un palimpseste** (un manuscrit écrit sur un autre, donc superposant deux textes différents). En utilisant des réactifs chimiques, Mai réussit à déchiffrer une partie du texte qui avait été plus ou moins bien effacé au VIII^e siècle : il s'agissait du *De Republica* de Cicéron ! Le *Vaticanus Latinus* en constitue donc l'unique manuscrit, mais pas complet.

De *De Republica* a été écrit par Cicéron en 54 av. JC, à un moment où sa propre carrière politique était à l'arrêt : au cours des accords de Lucques passés en 56, les triumvirs Pompée, Crassus et César s'étaient partagé les magistratures importantes et les futures provinces à conquérir, **au mépris du fonctionnement normal des institutions républicaines**, et Cicéron, retiré sur ses terres, avait profité de cette retraite pour réfléchir au meilleur mode de gouvernement possible : justement pas celui auquel il était en train d'assister !

Dans ce dialogue de type platonicien, quatre personnes discutent avec Scipion Emilien, le vainqueur de Carthage (et porte-parole de Cicéron lui-même), des différentes formes de gouvernement. Il s'agit d'une question que les Grecs s'étaient déjà posée, en particulier [Hérodote dans ses Histoires, III, 80-82](#), Platon dans *La République (Politeia)* et Aristote dans *La Politique (Politica)*. Cicéron reprend surtout une digression de Polybe qui, plus près de lui, dans ses *Histoires*, VI, 3-4 et 11-18, s'était demandé comment pendant la deuxième guerre punique Rome avait réussi à résister au choc considérable causé par Hannibal ; en étudiant l'organisation politique en vigueur à Rome au III^e siècle av.JC, Polybe en avait conclu qu'à cette époque, le mode de fonctionnement de la République romaine pouvait être considéré comme le meilleur possible.

Dans le premier livre de *La République*, aux paragraphes XXV et XXVI, Scipion passe en revue les trois types de gouvernements communément en usage dans de nombreuses civilisations : la monarchie ou royauté (*regnum*), l'aristocratie des *optimates* (les meilleurs), et la démocratie ou gouvernement du peuple (*civitas popularis*) en précisant bien que du moment que le fondement de ce gouvernement est solide et conforme à l'intérêt collectif, donc fondé sur la vertu, il n'y a pas lieu de préférer l'une ou l'autre de ces formes sur un critère de quantité : on ne doit pas en tout cas décider de la meilleure forme de gouvernement parce que le pouvoir est exercé par un seul, quelques-uns ou le plus grand nombre.

Mais plus loin, au § XLV, Scipio indique que bien que sa préférence aille à la royauté, il considère que le mode de gouvernement idéal serait un mélange équilibré des trois : la royauté (mais pas sa forme dénaturée, la domination d'un seul « dominus », ou *tyrannie*), l'aristocratie (donc un gouvernement des meilleurs, mais pas d'une petite coterie qui confisquerait le pouvoir pour ses propres intérêts, ce que Cicéron appelle « factio » et Polybe *oligarchie*) et enfin la participation aux affaires du peuple, « populus », mais pas de la populace, « turba », qui entraîne désordres et anarchie. **L'idée est que leur association, si elle est équilibrée et garantit l'égalité de ces trois composantes de la vie politique, permet la modération (« moderatio ») et la stabilité et prémunit la cité de ce que les Grecs appelaient l'hybris (ὕβρις) : l'excès, la démesure et le basculement dans le déséquilibre.**

Voir le Schema_Cicéron.odg pour une transposition visuelle de cette démonstration sous forme de diagramme.